

NATHALIE LOUISE

SUNSHINE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

ALONSO LUDIVINE	HABIB ALAIN
BOCQUERET LOÏC	HADDAD EDOUARD
BOGHOSSIAN MARITSA	HOAYEK SIMON
BOU ANTOUN SAMI	HUBERT ROSELYNE
BRUNEL CATHERINE	JACOB JORIS
BURELLIER ALEXANDRA	KHOURY ELIE
CAVAGNA ADELINE	LACROIX ANNE
CHAUX KARINE	LACROIX VIRGINIE
CHRIQUI DARFEUILLE ISABELLE	LARIVE SABRINA
CROS DREWNOWSKI BARBARA	LE BREQUIER STÉPHANIE
DEMIRDJIAN ROBERT	LÉONARDI CORINNE
DUPARD SOPHIE	MERMET LUCIEN
EL HOYEK MARIE	MULLER AURÉLIE
GAUTHIER CATHERINE	PEREZ GÉRALDINE
GUICHOUX EMMANUEL	SAVOYE NADIA

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531300

Dépôt légal : août 2026

À ma merveille.

« J'ai tout donné au soleil. Tout, sauf mon ombre. »

Guillaume Apollinaire – *Alcools*

LA CARROSSERIE

Jean aime sa carrosserie. Chaque fois qu'il la quitte pour vérifier si une vie meilleure peut l'attendre plus loin, il finit par revenir s'y amarrer, les mains pleines de vide, comme un marin parti trop longtemps.

C'est un lieu qu'il soigne et qu'il couvre de cadeaux.

Une glycine foisonnante s'entrelace avec l'enseigne commerciale au-dessus du grand portail en bois bombé. On peut découvrir des rosiers au nom de reine d'Angleterre, des hortensias gonflés comme les bonnets de bain des nageuses des années cinquante et une piscine plantée au milieu de la cour ; alors que personne ne sait nager et surtout pas Jean.

Un rectangle bleu qu'il faut longer pour rejoindre l'atelier aux grandes verrières serties de fer forgé. À l'intérieur, la cabine de peinture, les glaces automobiles empilées, les combinaisons de protection que personne ne met malgré l'odeur lourde et toxique des solvants.

Ici, le beau côtoie l'âpre.

Tout le monde appelle cet endroit le 72. Une adresse devenue un nom propre. Un vaisseau amiral. Le territoire de travail, de vie et de légende de Jean.

Il aime raconter qu'un dimanche après-midi, Gala, la femme de Salvador Dalí, s'était retrouvée dans le quartier avec son pare-brise fendu à la recherche d'un garage ouvert.

— Allez chez Jean, c'est le seul qui travaille le dimanche.

Il avait changé la vitre du petit coupé. Elle l'avait remercié avec emphase, était repartie comme elle était venue, accompagnée d'un bel éphèbe, d'un chauffeur au visage de jeune premier et — selon la version de Jean — le coffre de la Cadillac rempli de toiles du maître.

— J'aurais dû me faire payer en tableaux. Et le prix fort, c'était un dimanche !

Il riait toujours au même moment de l'histoire, fier d'être le garagiste qui avait dépanné la muse d'un de ses peintres surréalistes préférés.

Les ouvriers de l'atelier viennent d'Italie et d'Afrique du Nord. Aujourd'hui, on parlerait de diversité. Mais ce ne sont

que des hommes loin de chez eux, les mains dans le verre, la tôle et la peinture.

À gauche de l'entrée sont installés les bureaux. Deux institutions s'y font face, le coffre-fort de cinq cents kilos et la cheffe secrétaire aux lunettes épaisses. L'un surveille l'autre.

Au-dessus, Jean s'est construit un loft pour une vie de célibataire marié.

Sa fille a vingt-cinq ans lorsqu'elle franchit pour la première fois la porte vitrée qui mène à son repaire. Elle monte très lentement les escaliers, comme si chaque marche la rapprochait d'un secret brûlant. Elle découvre son intimité avec une curiosité aiguisée et une gêne immense.

Une première pièce comprend une cuisine ouverte et des murs entièrement recouverts de livres. Elle n'avait jamais voulu imaginer l'enveloppe de la vie de son père. Elle lui ressemble.

Des photos d'elle sont posées un peu partout. Une de Denis, son oncle, et de sa grand-mère. Un portrait en noir et blanc de sa fille cadette occupe aussi une des étagères. Son cœur se coupe en deux, cette présence lui rappelle qu'elle n'est pas l'unique obsession de Jean.

Au fond, une deuxième porte, qu'elle ne franchira que six mois plus tard.

Derrière, elle explore un espace immense avec un plafond cathédrale, un balcon filant au-dessus de la carrosserie et un autre escalier qui mène à une mezzanine qu'elle devine être sa chambre.

Elle se sent comme Alexandra David-Néel en route vers Lhassa.

Il vit au milieu de tableaux modernes achetés à de belles artistes du sud de la France, d'anciennes malles de voyage, de grandes tentures d'Aubusson, de tapis d'Orient et d'instruments dont il ne joue pas vraiment. C'est le plus bel endroit qu'elle n'ait jamais vu.

Jean ne s'est marié qu'une seule fois. Principe éducatif inviolable.

Troisième d'une fratrie de quatre enfants, né de parents sortis de l'assistance publique, sans racines à transmettre, seulement un désir de réussite et de liberté ancré au corps.

Enfant, la guerre l'avait propulsé dans une ferme du Jura. Il y conduisait des chevaux aux croupes si larges qu'il ne voyait pas la route. Il se souvenait de tartines de miel coulant entre ses doigts, de la tendresse des habitants, du temps passé avec Denis, son presque jumeau.

Chaque année à la fin de l'été, il retournait dans cette ferme comme en pèlerinage.

La famille l'accueillait un peu surprise par sa nostalgie violente, revenant à une source qui n'était pas tout à fait la sienne.

Mais aucun lieu ne rivalise avec sa carrosserie.

Elle est sa scène et ses coulisses. La tanière d'un homme au cœur ambitieux, au sang trop chaud, qui traverse la cour comme il traverse sa propre vie, avec le regret de partir et toujours l'assurance qu'une nouvelle aventure l'attend au coin de la rue.

L'IMPACT

Comme il rencontra Gala, il la rencontra.

Mais ce n'était pas un dimanche.

Personne ne sait exactement comment cela est arrivé. Les témoins sont nombreux, mais chacun ne détient qu'un fragment de l'histoire.

Elle est d'abord une voix légèrement rauque qui s'échappe d'une bouche de cinéma, une main toujours levée avec une cigarette entre les doigts, un parfum trop sucré qui persiste après son passage.

Son pas rapide claque sous des talons souvent hauts, ses cheveux sont blonds comme seuls les gens du Nord savent les porter, et ses yeux bleus forment deux sphères abyssales que personne ne peut ignorer.

L'observer se maquiller, c'est voler une scène à Claude Sautet.

Avec ses jambes longues comme des compas, elle débarque au 72.

Elle ne sait pas entrer autrement, elle débarque.

Ne pas la regarder est impossible. Même les vieilles rombières de l'arrondissement la trouvent désirable. Elle possède ce pouvoir rare et excessif de plaire instantanément, de couper la parole, de rompre le souffle. Son esprit est aiguisé, même si elle ne dispose pas de cette éducation que d'autres portent comme une médaille.

Elle est arrivée en bout de course, parmi une fratrie de douze enfants, dans une ferme triste et sale, auprès d'un père qui ne se contentait ni de sa femme ni de celles qui croisaient sa route par erreur. Sa première évasion avait eu lieu à ses dix-huit ans : la majorité en poche, elle épousait le premier garçon venu. Un malheureux événement avait précipité l'union et neuf mois plus tard naissait Georges, un bébé aux yeux bleu marine, déjà promis aux soirées enfumées, à l'abandon intermittent et à une vie sans attache.

C'est avec cet enfant à la main qu'elle pousse le portail et entre dans cette carrosserie d'un autre monde, comme si un artiste contrarié avait décidé de réparer la tôlerie et les

pare-brise des voitures. Elle pénètre dans cet univers mêlé d'odeur de fleurs et de cambouis, reine de beauté sans couronne, venue demander de l'aide.

— Ma glace avant est fendue. J'ai peur qu'elle éclate.

Jean est déjà conquis. Il cherche une formule d'expert pour masquer son trouble.

— Les pare-brise n'éclatent plus, Mademoiselle. C'est du feuilleté maintenant !

Dix jours plus tard, ils se retrouvent pour la première fois à l'hôtel de la place Ronde. Il avait cru que Georges était son petit frère. Il ne pouvait pas imaginer qu'une femme de dix-neuf ans sa cadette puisse être mariée et mère. Il allait la séduire, s'y attacher, l'attacher à lui, la garder.

Elle devient son évidence. Elle est le soleil qui le brûle ; il est l'homme des rêves qu'on ne lui a jamais permis de faire.

Georges est un problème. Par naissance, il en est un.

Jean veut bien la mère, mais pas le petit garçon. Depuis toujours, il nourrit une admiration sans limite pour le féminin ; si seulement Georges avait été une petite fille, il aurait peut-être eu une chance. Mais Jean n'élèvera jamais le fils d'un autre.

Dans chaque relation, il y a des règles du jeu. Celle-ci ne se discute pas.

C'est un homme qui a réussi dans les affaires. Les carrosseries ont désormais des petites sœurs qui se portent à merveille. Il passe de l'une à l'autre, toujours impeccablement habillé, coiffé et parfumé. Il est beau : la peau mate, les yeux presque noirs, une bouche épaisse que l'on devine chaude et accueillante. Jean n'est ni carrossier ni garagiste. Il est le patron, et il tient à ce statut comme on tient à une particule.

— Tu vas devoir divorcer, ma beauté.

Elle sourit et embrasse son oreille.

— Je ne sais pas divorcer.

— Nous avons rendez-vous jeudi après-midi avec Maître Bottier. Il m'a sorti de situations bien plus compliquées que celle-ci.

— Et que va devenir Georges ?

— Il a un père. Et tu le verras quand tu voudras.

Elle adore que l'on prenne des décisions pour elle. Elle a l'impression d'exister, d'être importante, elle qui n'avait été pendant longtemps qu'un œuf dans une boîte de douze.

Le quartier qui entoure le 72 est un petit monde.

Il y a l'épicerie de Lucien, où l'on peut encore être en compte ; par éducation, il ne commère pas, mais son oreille demeure aux angles des conversations. L'aventure de Jean y tient une place de choix, entre le divorce du notaire que sa femme a quitté pour son associé et l'histoire du couple du haut de la rue qui a adopté un enfant venu de l'autre bout de la terre.

Le salon de la coiffeuse Gigi est l'épicentre du bavardage. Pour être une femme « comme il faut », il convient de se faire coiffer une fois par semaine. Le samedi est jour de fête, des dizaines de clientes passent des bacs à shampoing aux fauteuils à roulettes, puis sous les casques chauffants, enrubbannées dans de jolies blouses rose pâle. Elle comprend rapidement qu'elle doit en faire partie. Jean aime plus que tout qu'elle soit belle ; alors elle prend l'habitude de se rendre au salon chaque fin de semaine, soutenant les regards et les sourires en biais. Ces femmes bien mariées sont convaincues que leurs chers époux ne les tromperaient jamais avec une sauterelle comme elle, mais préfèrent rentrer au plus vite chez elles pour s'en assurer.

Il y a aussi le fleuriste un peu rêveur, la banque historique, le bar de la place, l'assureur morose, l'étude du cocu, le gentil boulanger et le boucher de la maison Martin.

— Est-ce que vous vous servez chez Martin ? se demandent toutes les dames respectables du quartier.

Car il faut se servir chez Martin et laisser des notes à la hauteur de l'amour que l'on porte à sa famille.

Elle fera ses courses dans les pas de chacune de ces femmes installées et honorables. Elle sera l'une d'entre elles, peu importe les têtes qui se retournent, les chuchotements mal retenus ou les airs condescendants, car elle sait qu'il va l'épouser.

Et pour cela, elle lui fera un enfant. Une fille.

L'ÉPOUSE

Anne a déjà vécu une vie entière. Il lui en reste donc six.

Elle croit aux esprits qui reviennent par les guéridons à trois pieds, à la réincarnation dans les corps des humains et des animaux, aux signes qu'il faut conjurer, toucher du bois ou son front, retourner le pain ou décroiser les couverts. Comme si le destin pouvait se renverser pour un mauvais geste oublié.

Après une enfance auprès d'un père communiste, alcoolique et militant, elle avait épousé un homme dont elle ne parlait jamais. Jeune fille, elle avait eu des problèmes de femme. C'est ainsi que l'on disait, dans ces temps où les mots recouvraient les douleurs sans jamais les nommer.

Un jour, elle déclare simplement :

— J'ai déjà été mariée. On vivait chez ses parents. En rentrant de l'hôpital, j'ai appris qu'il avait eu un enfant avec une autre. Je n'ai jamais eu de chance avec les blondes. Je suis partie.

Elle est comme ça. Elle encaisse l'inacceptable et le dépose devant vous sans hausser la voix, comme une fatalité.

Anne a une sœur. On les appelle les pillotes. Jamais l'une sans l'autre. C'est en allant danser toutes les deux au Palais d'Hiver qu'elle rencontre Jean, dans la lumière des bals où tout semble encore possible.

Très tôt dans leur relation, elle lui dit :

— Je ne peux pas avoir d'enfants, Jean.

— Tant mieux, nous travaillerons davantage !

Jean a le goût de l'effort et pense pouvoir vivre sans succession.

Ils se marient rapidement. Elle en tailleur noir et lui en costume étroit.

En tant que divorcée elle n'avait pas eu droit à une robe blanche. Elle commence donc sa nouvelle vie de jeune mariée en tenue de veuve.

Au début, ils habitent au dernier étage d'un immeuble privé d'eau courante. Elle descend la chercher au puits, remonte les seaux l'hiver avec les mains rougies par le froid et redoute le lit et la chambre qui ne se réchauffent jamais vraiment.